

Luck's Cities.

Troisième Partie.

2 Janvier 2004, 7 heures, 42 minutes et 28 secondes :

« J'ai envie de manger, grogna Damien.

— Eh ben mange ! répondit Tede, la bouche pleine de feuilles de chêne et de châtaigner jaunes-orangées.

— Je parlais de vraie nourriture...

— Mais c'est de la vraie nourriture ! En plus c'est croustillant au milieu ! Tede !

— Libre à toi de communier avec la Nature, soupira Damien.

— Ouais ! Je commu-nique avec la Nature ! Tede !

— Je préférerais finalement que tu *pique-niques* avec Elle...

Une petite chose d'un mètre cinquante, avec des cheveux blonds et frisés, remua dans l'appentis de fortune, construit par le « TATA », le « Trio d'Aventuriers Toujours d'Attaque », ainsi qu'ils s'étaient consacrés.

Le gamin de dix ans que les deux fugitifs avaient kidnappé par inadvertance s'étira bruyamment.

« Quelle heure est-il ? », balbutia ce dernier.

— C'est marqué en haut de la page, abruti ! rétorqua Damien.

— Ah... désolé, j'avais pas vu.

— Ouais, ouais...

« *Plaf !* »

— C'était quoi ça ? s'enquit Damien.

« *Re-Plaf !* »

— Ah d'accord...

Ils venaient de surprendre Gaël foncer tout droit dans un magnifique conifère.

« *Plaf !* »

L'arbre résista au choc. Tede aussi. Il voulut revenir sur ses pas pour rejoindre son ami.

« *Plaf !* »

Il tituba.

— On n'aurait pas pu les mettre ailleurs tous ces gros machins ? maugréa-t-il.

Les deux autres l'observaient avec un intérêt grandissant.

— Je sais pas pourquoi mais j'ai envie de parier sur sa survie, lança Damien avec engouement.

« *Plaf !* »

— On en est a combien là ? continua-t-il.

— Cinq, répondit l'enfant.

« *Plaf !* »

— Six, objecta Damien.

« *Plaf !* »

— Et de sept ! enchaîna l'autre.

— Il y a vraiment beaucoup d'arbres dans cette forêt, remarqua Damien.
 — Oui, c'est à croire que...
 « *Plaf !* »
 Les deux, d'une même voix :
 « Huit ! »
 — Les enchères commencent à devenir intéressantes, plaisanta Damien.
 — Qui dit mieux ? cria le jeune de la Faustine-Saint-Emilien, faisant mine d'haranguer une foule d'acheteurs invisibles.
 « *Plaf !* »
 — Et un neuvième ! Qu'est-ce que je vous mets avec ça ?
 « *Aïe !* »
 — Non monsieur, nous n'en avons plus !
 « *Flapflapflapflapflap* »
 — Qu'est-ce que c'est que ce bruit maintenant ?
 — On dirait un hélico.
 « *Plaf !* »
 — (Dix) Ouais. Il a l'air de se rapprocher, constata Damien. On ferait mieux d'y aller.
 — Et Tede, qu'est-ce qu'on en fait ?
 — 'Faut lui trouver un opticien... N'est-ce pas Tede ?
 « *PLAF !* »
 — Wouahou ! Il était beau celui-là !

Après avoir récupéré un Gaël largement esquiné, ils se remirent en route, empruntant un petit chemin forestier, délabré par la tempête de 1999 et livré à l'abandon par les autorités locales. Nombreuses furent les chutes, les éclaboussures et les égratignures.

Plus ils marchaient et plus le fond sonore qu'ils avaient perçu la veille s'amplifiait. On percevait des bruits réguliers de moteurs en action sur l'asphalte imprégné de la rosée du matin.

Le bourdonnement continu partait dans les aigus à mesure qu'ils progressaient au milieu des branchages tronçonnés à la hâte et des mottes de terre ocres, projetées par les souches déracinées. Enfin, ils se dégagèrent de cet enchevêtrement végétal. Ils débouchèrent en bordure d'une route départementale.

— Et si on faisait une pause ? demanda Herbert-Charles-Henri-Auguste-Thibalt, tout essoufflé.

— Bonne idée Herbe-à-Chat ! approuva Tede.

Damien, rouge d'avoir trop marché et avec trop de rapidité, reprit son souffle en s'appuyant sur ses genoux. Il avait visiblement beaucoup de mal à calmer son organisme : chaque respiration était un raclement rauque et saccadé, comme si l'oxygène devenait poison. Puis, se redressant lentement et dans un effort presque surhumain, il tendit son bras tremblotant et pointa son index vers la rambarde métallique qui longeait la voie en disant :

« On va aller s'asseoir là-bas. »

Ils acquiescèrent à cette proposition et s'assirent sur le rail de sécurité, du côté de la route. Ils regardaient avec émotion les automobiles et les caravanes passer.

— C'est beau toutes ces couleurs qui zèbrent le bitume, dit le gamin, contemplatif

— Ouais, c'est vrai Herbe-à-Chat, répondit Tede.

Damien sortit de son épuisement à cet instant.

— Au fait, dit-il à l'adresse de Tede, tu ne nous as toujours pas expliqué pourquoi tu lui as choisi ce surnom.

— Non ?

— Non.

Silence.

Damien s'agaça :

— Ben alors ! dit-nous pourquoi !

Tede, impassible :

— Pourquoi.

— Bougre d'abruti ! Arrête de me faire mariner !

— Tede ! C'était facile !

— Comment ça « facile » ?

— Ben oui ! « Herbe-à-Chat », ça te fait penser à rien ?

— Je sais pas... je vois pas le rapport...

— Tede ! T'es pas doué toi non plus !

— Eh ! Je t'interdis de m'insulter !

Damien reprit son calme. L'enfant était tout ouïe. Damien posa une nouvelle fois la question à Tede d'une manière si insistante qu'il fut forcé de donner une réponse sans détour :

« Quand tu as proposé, hier, de dégoter un surnom au marmot, j'ai cherché beaucoup. Et puis après, le soir, j'ai perdu mes lunettes. Ca m'a empêché de réfléchir. Tede ! Parce que si j'avais plus mieux réfléchi qu'avant, j'aurais pas eu plus de mal à dire mon idée au moins pire que celle d'après. »

Damien se gratta la tête. De La Faustine-Saint-Emilien faisait une moue pensive. Tede continua :

« Alors, quand on s'est couché sur le parterre de la terre (Damien ouvrait à présent des yeux exorbités), quand la nuit tombe dans le Soleil, moi aussi j'ai tombé sur la feuille du sol froid. »

— Tu peux dire « froid » aussi, l'interrompt Damien.

Tede fronça les sourcils, des petits piquants dans les yeux. Damien se ravisa et le laissa poursuivre (Tede étant la seule personne dont il ne coupait que très rarement la parole, par respect peut-être).

« A un moment, j'ai fini de m'endormir et je me réveilla. L'air était noir comme un cauchemar de la nuit. Je voyais rien mais je vis une brindille d'herbe. Je vis aussi le même qui dormait. Une idée m'est venue (Damien serra les dents) tout à coup. Je le voyais et il dormait sur l'herbe. Je voulais faire un contact de rapprochement entre la végétale plante et lui. Mais sans mes lunettes de vue, je distinguais plus du tout l'herbe et le masque de mes paupières cacha mes yeux pour de bon. Alors j'ai imaginé l'herbe puis le garçon tous les deux ensemble, collés par la verdure. Pour les unir dans l'union, je me suis imaginé une herbe avec des yeux et des oreilles et avec des bras autour. Mais après je me suis dit qu'une herbe ça n'a pas de bras, ça n'a pas d'oreille ! Alors j'ai effacé du programme de ma mémoire ce style d'image graphique et j'ai remplacé le petit d'homme par un chat félin. Parce que c'est mieux d'avoir un chat avec des moustaches d'herbe verte qu'une herbe avec des moustaches de garçonnet endormi. C'est plus logique...¹ »

— Et en français, ça donne quoi ? railla l'enfant.

Damien écarquillait toujours les yeux. Puis, après quelques secondes de silence, il descendit en vitesse de la rambarde, se plaça devant Tede et s'agenouilla, les mains jointes, en signe de dévotion. Ses yeux s'embruèrent aussitôt de larmes et il dû faire maints efforts pour ne pas éclater en sanglots.

— Fait-moi miséricorde, Seigneur Teskeguee ! Je loue ta puissance éternelle ! Enfin tu dévoiles tes pouvoirs titanesques ! Ton règne est venu ! Que ta volonté soit faite ! La prophétie va pouvoir se réaliser !

¹ Le lecteur a le droit de faire une petite pause. Raaah et quand je pense que Jean-Claude Vandamme m'a plagié mes répliques... ça me révolte ! Je m'en fous : il l'emportera pas au Paradis...

« Ca peut pas être possible ! Personne ne peut être aussi débile ! » pensa De La Faustine-Saint Emilien, qui hallucinait totalement.

Tede demanda :

« Mais qu'elle est donc cette étrange prophétie ? Parce que, des fois, ça parle de détruire le monde ! »

Damien se releva et dit, scrutant le vague :

« Aucune importance. C'est tes lunettes qui nous intéressent. »

Sur ces entrefaites, Damien prit « Herbe-à-Chat » par la main et le traîna jusque sur la ligne blanche qui bordait la départementale.

— Hey ! Mais lâche-moi !

— Pourquoi tu te plains ? Tu vas enfin servir à quelque chose !

— Hein ?

— Et oui bonhomme ! On va faire du stop tous les deux !

« Oh, non ! » se dit le petit, « deux fois plus de chance de se faire rouler dessus ». Malheureusement, Damien brandissait déjà un pouce triomphant vers la direction choisie : Limoges city.

Et l'enfant se vit stupidement imiter ce balourd...

Le même jour, à 7 heures, 12 minutes et 34 secondes :

« Nous survolons actuellement le secteur C6, Lieutenant. »

— Merci Serge. Vous pouvez continuer. Nous ne filerons vers l'Ouest que d'ici quelques minutes. En attendant, je vais contacter mes hommes...

Après l'interrogatoire que les gendarmes professionnels avaient soumis à Muriel Vidreau, Roger Malaux et Christian Dupain avaient tous deux été récupérés par leurs hélicoptères respectifs, un bleu et un rouge. Et aujourd'hui, c'était reparti pour un tour...

Les deux hélicos décollèrent une vingtaine de minutes après celui de leur Lieutenant.

Malaux coiffa le casque sur sa tête. Dans l'hélicoptère bleu, Dupain fit la même chose.

Le casque était aussi équipé d'un micro émetteur, permettant ainsi une communication parfaite. Les majors ordonnèrent à leurs pilotes de se caler sur la fréquence de leur lieutenant. Ce fut ce dernier qui engagea la discussion.

— On a vérifié vos renseignements au central, ce matin. Tout à l'air nickel du côté de cette femme que vous avez contactée, hier en fin d'après-midi.

— Et pour l'otage ? Vous avez du nouveau ? questionna Malaux.

— Affirmatif. C'est bien le fils de la Baronne de Bussy...

N'étant plus dans les parages quand Malaux avait interrogé Mme Vidreau à ce sujet, Dupain s'exclama :

— Quoi ? La Baronne de Bussy ?

Il partit d'un grand éclat de rire et poursuivit :

— Cette conne ?

— Tu la connais ? demanda Malaux.

— Et comment que je la connais ! J'ai écrasé son caniche avec la Peugeot du Central il y a huit mois ! Vous auriez dû voir sa tronche ! Je pense que le demi-litre de fond de teint s'est disloqué tellement qu'elle était crispée de rage !

Mais ce qu'entendit Dupain dans son casque le fit changer de ton car le Lieutenant prononça d'une voix songeuse :

« Ah... c'est pour ça alors... »

— Qu'est-ce qu'il y a mon Lieutenant ? voulut savoir le major Malaux.

— Ouais, qu'est-ce qui s'est passé ? renchérit Dupain, l'air anxieux.

— Eh bien, figurez vous que cette dame a porté plainte au commissariat de Saint-Germain-les-Belles.

— Et alors ? Elle est dans son droit ! objecta Malaux.

— Absolument. Le problème c'est qu'elle nous a fixé un ultimatum pour retrouver son gamin, sinon elle fait un scandale.

— J'avais dit que c'était une conne, déclara Dupain, hilare.

Dans son hélicoptère, le Lieutenant Baigoshe s'emporta :

— Et c'est tout l'effet que ça vous fait ? Je ne sais pas si vous êtes au courant mais la Baronne de Bussy possède une fortune considérable... et l'influence qui va avec !

« Je vois... » fit Roger Malaux, pensif.

— Je l'espère sincèrement major. Vous disposiez de trente-six heures, malheureusement le compte à rebours est déjà enclenché : il ne vous en reste que trente-cinq.

— Trente-cinq heures ? Mais c'est trop peu ! s'insurgea Malaux. Nous devons négocier plus ! Que dites-vous de trente-neuf heures ?

— Pour ça, il faudrait que nos revendications soient entendues, répondit Dupain. Nous ne sommes qu'une minorité peu représentative de la masse salariale...

— Et si on créait un syndicat des hommes du GIGN ? On pourrait l'appeler le SIGN : Syndicat d'Intervention de la Gendarmerie Nationale... En plus ça sonne bien...

— Ou alors, enchaîna Dupain, on pourrait créer une association, qu'on appellerait le GUIGNOL : Grande Union Indépendante de la Gendarmerie Nationale pour une Ouverture vers la Liberté...

— C'est pas bientôt fini vous deux ? hurla le Lieutenant dans le petit micro qui grésilla. De toute façon, votre histoire de « syndicat », ça ne marchera jamais ! Alors au boulot ! Pour vous stimuler, le premier qui me trouvera un indice se verra récompensé d'une petite prime et d'un week-end en thalassothérapie...

Les invectives de leur supérieur sifflèrent aux oreilles de Roger et de Christian. Mais la prime et le séjour en thalassothérapie firent tourner leur motivation à plein régime. Ils s'envoyèrent des « que le meilleur gagne » grinçants et coupèrent la communication.

« Jean-Luc appelle Roger et Christian. Est-ce que vous me recevez ?

Les deux hommes allumèrent les micro-émetteurs et répondirent, respectivement :

— Parfaitement !

— Tout baigne !

— Bien, dans ce cas, nous allons découvrir ensemble votre plan de vol. Ouvrez les petites boîtes, situées derrière vous.

— C'est fait !

— Pareil !

— J'ai joint à cette carte un descriptif de la zone survolée, comme vous pouvez le constatez.

— Je constate...

— Moi aussi...

— Vos hélicos sont également équipés d'un système GPS et d'une base de données reliée en permanence à Internet.

— C'est bath !

— C'est fun !
 — Je sais. Mais ce n'est pas tout !
 — Ah ?
 — Ah ?
 — Je vous ai attribué des noms de codes simples mais clairs : Roger sera « L'équipe Bleue » et Christian sera « L'équipe Rouge ».
 — Ca tombe bien, j'adore le bleu !
 — Ca tombe bien, je hais le bleu.
 — Messieurs, je vous laisse vous débrouiller tous seuls. Bon courage, et n'oubliez pas que le temps joue contre nous !

Malgré la distance qui les séparait, les deux officiers de la gendarmerie firent les mêmes gestes : ils déroulèrent la carte, détaillèrent les principaux lieux qui leur semblaient constituer des planques idéales, se renseignèrent sur les curiosités locales, discutèrent avec le pilote, apprirent à se servir du GPS et s'essayèrent aux techniques de pilotage de l'engin. La seule action qui les différença fut la conclusion qu'ils tirèrent de leurs observations et le choix qui en découla, c'est à dire celui d'une direction à prendre.

« Ainsi nos candidats se séparent enfin. L'équipe Bleue suit son instinct scientifique et se dirige vers Masseret, bourgade située à l'est de Meuzac, alors que l'équipe Rouge s'engage, elle, « tout bêtement », comme l'a dit Christian Dupain, là où tout a commencé, en l'occurrence à Meuzac. Il pense qu'il pourra mieux remonter leur piste en partant du début. Il est ainsi persuadé qu'il trouvera le premier indice sur « le chemin de l'évasion ».

Je vais donc momentanément abandonner la science pour me tourner vers notre ami Christian. »

Le lieutenant fit signe à son pilote de changer de canal.

— Jean-Luc à Christian. Est-ce que tu me reçois ?

« Ouais, vachement bien ! »

— Alors, comment se passent tes recherches ?

« Ben, j'en sais rien ; je suis pas encore à Meuzac ! »

— Ah ! Bon... je vais te laisser continuer ta progression alors...

« Voilà, c'est ça ! Allez... salut ! »

— Il a coupé la communication monsieur, dit Serge au lieutenant.

— Quel fumier lui alors ! pesta Baigoshe.

Il se reprit :

« Bon, ce n'est pas grave. Suivez-le quand même, Serge. »

— Bien, monsieur.

Les joueurs de l'Olympique de Meuzac venaient d'égaleriser avec l'équipe du Limoges Football Club lorsqu'une tornade s'abattit sur eux. Leur ciel s'était obscurci d'une masse pourprée qui découpait l'air en fines lamelles. Tous s'écartèrent pour laisser l'énorme insecte se poser. Un homme grand et musclé en descendit. Il grommelait encore de s'être embarqué dans cette mission ridicule. Surtout qu'il ne pouvait emmerder personne, son comparse ayant eu l'idée lumineuse de changer de direction...

Il balaya du regard les footballeurs qui le dévisageaient. L'hélicoptère re-décolla. Les capitaines des équipes respectives du LFC et de l'OM s'approchèrent du major avec une moue suspicieuse. Dupain dégaina son faciès de brute épaisse, technique psychologique dont l'efficacité n'est plus à démontrer.

— Salut les tarlouses, commença-t-il. Je cherche deux gus qui ressemblent à ça. Vous ne les auriez pas vu, des fois ?

Ils voulurent riposter physiquement mais dès qu'ils prirent conscience des galons cousus sur les épaulettes de l'officier, ils maugréèrent en reculant d'un pas.

Le premier capitaine, celui du LFC fit ce qui pouvait être pris à la fois comme un signe de dénégation et comme un mouvement de désolation.

« Non, désolé, je les connais pas ».

Le major reprit ses photos pour les tendre à l'autre capitaine.

— Et vous ?

L'interpellé croisa les bras et toisa le gendarme d'un air de défi.

— Moi ?

— Ouais vous.

— C'est vraiment à moi que vous parlez ?

— Il n'y a pas trent'six glandus, que je sache, soupira Dupain.

— Parfait... alors je ne dirais rien.

— Obéi connard ou je te file un refus de coopérer. Après, ta jolie équipe tu la verras plus que sur un écran de télévision, dans une cellule. Ca serait bête d'être à l'ombre pendant un match capital, non ?

— Ok, j'obtempère chef...

— Sage décision...

— ... mais uniquement si vous répondez à une petite question.

— Laquelle ?

— Vous êtes pour quelle équipe ? OM ou LFC ?

Le major en resta déconfis. Cependant, il crut trouver la parade idéale :

« Je m'intéresse pas au foot ».

— Ben... faites comme si ça vous captivait ! répliqua le capitaine.

— Je peux vous danser une polka à la place, fit le major.

— Vous voulez votre renseignement, oui ou non ? s'impatienta l'autre.

Dupain s'accorda quelques instants de réflexion :

« Si je lui dis que je supporte l'équipe adverse, j'ai toute sa bande sur le dos. Si je dis que je préfère son équipe à lui, c'est l'autre qui me coursera. Il faut donc trouver une alternative à ce merdier... »

Pendant ce monologue intérieur, un des joueurs de l'Olympique de Meuzac, tout de rouge vêtu, se ramena avec un caméscope numérique pour filmer les ébats verbaux des deux locuteurs en présence.

« ... dans les deux cas je n'obtiens pas ce que je veux savoir. La solution la mieux appropriée à la situation est de dire que je suis pour une autre équipe dont ils n'auraient rien à foutre. Mais quelle équipe choisir ? Si je prends un club étranger, ils vont tous me sauter dessus avec leurs têtes de régionalistes convaincus ; si j'annonce un club français, il se pourrait que l'une des deux équipes (ou même les deux) connaisse le club en question et si l'une des deux équipes soutient ce club on revient alors à la case départ : ils s'affrontent puis me demandent pourquoi je n'ai pas choisi le club untel, parce que c'est le meilleur et blabla et, pour finir, je me fais taper dessus. Il y a encore une troisième option : leur citer un club pourri, presque inconnu. Mais là encore, problème : je passe pour un con et c'est la honte assurée, sans parler de la réputation de looser qu'on va se faire un plaisir de me rappeler à chaque fois que ça sera possible. Conclusion : intervention d'urgence obligatoire. »

Le major vérifia si la distance entre lui et le capitaine de l'OM était assez restreinte. Il s'accroupit, puis tourna sur lui-même, jambe gauche tendue.

Le capitaine perçut le danger, et plus par réflexe que par conscience, il sauta juste avant que la jambe de l'officier n'atteigne ses chevilles, évitant ainsi le balayage. Voyant cela, le major se releva très vite et envoya un direct du droit au moment où le meneur de l'Olympique de Meuzac retombait sur ses pieds. Le coup allongea ce dernier. Toujours à une vitesse qui forçait le respect, Dupain lui posa violemment son genou sur la poitrine, dégaina son arme de service et la lui colla sous le menton.

— C'est pas une réponse ça ! s'exclama le capitaine, gêné par le gros calibre.

— Tu parles ou je te garantis que plus jamais tu ne toucheras un ballon.

— Me dites pas que vous n'avez même pas un petit avis à émettre sur la qualité de notre jeu, ou sur...

— La ferme ! coupa Dupain.

Puis ils se pencha à l'oreille du footballeur et murmura :

— Comme tu peux le constater, j'ai une aversion notoire pour les grandes gueules.

Analysant les propos qu'il venait de tenir, le major ajouta pensivement :

— Donc, logiquement, je te déteste... ce qui revient à dire que je déteste ton équipe puisque tu en es le chef. Finalement, si j'avais à me prononcer officiellement, je dirais avoir un penchant pour le LFC... Mais bien sûr, cette conversation reste strictement confidentielle.

Le major pressait à présent le cou de sa proie féroce.

« Arrrg », articula-t-elle.

— Maintenant dis-moi tout.

— Arrrg... je connais pas ces types... arrrg... jamais vu...

— Bien sûr...

Le gendarme ne desserrait ni les dents, ni les mains accrochées furieusement au bonhomme.

« T'as pas comme l'impression de te foutre de ma gueule ? » lança-t-il.

L'autre, ayant perdu l'usage de son souffle et donc de sa voix, leva son bras et bougea vigoureusement son index de droite à gauche, en un balancement de négation.

Dupain ordonna aux joueurs de l'équipe adverse de disposer neuf ballons sur la ligne médiane du terrain. Ceux-ci s'empressèrent de s'exécuter, sourire aux lèvres, comblés par le spectacle.

« Voilà ce que je te propose mauviette », commença Dupain, « On va faire un petit jeu. C'est très simple : chaque joueur de ton équipe va tirer dans un ballon. Il y a neuf ballons au centre du terrain et sept balles dans mon flingue. A chaque but marqué, j'enlève une balle de mon chargeur. Il y a donc deux ballons joker. S'il me reste une balle, je te la mets dans le pied droit. C'est compris ? »

Le capitaine acquiesça en déglutissant.

Le major se tourna et s'adressa aux joueurs de l'OM :

« Messieurs, j'espère que vous êtes bien entraînés ! Vous tenez la carrière sportive de votre ami entre vos pieds ! Alors mettez-y du cœur ! Souffrez et appliquez-vous à lui offrir le meilleur de vous-même ! Si vous échouez, votre conscience sera remise en question... mais si vous réussissez, vous porterez toute votre vie l'honneur de ce sacrifice ! »

« Alors au boulot ! » conclua-t-il.

Il revint vers le capitaine, allongé sur la pelouse. Il réfléchissait, chemin faisant.

— Putain c'est beau ce que j'ai dit...

S'adressant au capitaine :

— Nan ?

L'autre opina vivement du chef une nouvelle fois.

« Et faux-cul avec ça... » se dit le major.

Il prit le sifflet des mains de l'arbitre, qui s'était figé comme une statue de sel depuis l'arrivée de l'hélicoptère.

« Messieurs, à chaque coup de sifflet, le joueur crie son prénom et tire dans un ballon. »

Il fit l'habituel compte à rebours « à vos marques... prêt ? partez ! » et enfourna le bout du sifflet dans sa bouche. Il siffla.

— Thierry !

« Paf ! »

(Premier but)

Il siffla.

— Henry !

« Paf ! »

(Deuxième but)

Il siffla.

— Bob !

« Paf ! »

« Ouaiiiiiieuuu » (cheville cassée)

Il siffla.

— Herbert !

« Paf ! »

(Troisième but)

Il siffla.

— Léonard !

« Paf ! »

(Quatrième but)

Il siffla.

— Claude !

« Paf ! »

(Cinquième but)

Il souffla.

— François !

« Paf ! »

(Sixième but)

Il toussota.

— Marie-José Pérec !

« Paaaaaf ! »

« Dopée ! Tir invalide ! Au suivant ! »

— Raoul !

« Paf ! »

(Septième but)

Il cracha.

— Maurice !

« Paf ! »
(Huitième but)

« Attention ! Dernier but et dernière chance ! Que le dernier tireur s'annonce ! »
Il siffla.
— Marc-Olivier !
« PAAAAAAF ! »
Le tir déchira le filet de la cage à ballons.

Le capitaine de l'OM épongea les grosses gouttes de sueur qui ruisselaient sur son visage. Se relevant, il vomit un bon coup et dit au joueur qui venait de lui sauver son pied :
« Bravo Marc-O, t'es vraiment la star du PAF ! »

Après avoir ainsi constaté que l'équipe de l'OM et son capitaine ne savaient rien, le major partit d'un grand éclat de rire puis se dirigea vers le centre bourg Meuzacois. Il était désormais entiché d'un pseudo-caméraman au maillot rouge vif, avide de sensations fortes, qui le suivait comme son ombre...

« Police de la route, j'écoute ! »
« Oui, bonjour monsieur, je voudrais vous signaler un fait étrange sur la départementale D39. »
« Ah... veuillez nous donner quelques précisions je vous prie. »
« Eh bien je conduisais, voyez-vous, quand, arrivé vers Montgibaud, je distinguai trois personnes sur le bord de la route. »
« Blessées, mortes... ? »
« Non non, bien en vie ! Il s'agissait de trois enfants qui faisaient de l'auto-stop sur la chaussée... »

Prit d'une violente crampe du bras, Damien céda la place à Herbe-à-Chat qui, à son tour, leva un pouce triomphant sur les automobilistes. Pendant ce temps, Tede s'était trouvé une occupation : il était en train de se confectionner un collier de pommes de pin. Le gamin ayant pris le relais, Damien termina le boken² qu'il avait taillé dans une belle branche de noisetier.

Chacun s'affairait donc comme il le pouvait.

Soudain, ils virent passer une voiture blanche rayée de bleu puis ils entendirent un crissement de pneus assourdissant. Un peu comme un orage : d'abord l'éclair, puis le tonnerre. Damien s'affola :

— Les flics, c'est les flics ! Barrons nous !

« Du clame ! » fit Tede. Ils démontra à Damien que ce n'était pas la gendarmerie mais la police.

— Ah... mais alors, pourquoi est-ce qu'il vient de faire demi-tour et de poser le girophare sur le toit de la bagnole ?

² Sabre en bois utilisé dans de nombreux arts martiaux, dont l'Aïkido.

Tede soupesa cette constatation avec prudence. Mais quand il vit la voiture de police s'approcher dangereusement de leur position il paniqua lui aussi en poussant des grands cris aigus et en courant un peu partout sur la chaussée à double sens de circulation.

« Mais quel merdier ! » se lamenta Damien. Pour arrêter la course folle de Gaël, il se décida à employer les grands moyens :

— Tede, reviens ici ou tu vas finir comme le pigeon qu'on a aperçu il y a une semaine : écrasé sous un semi-remorque !

L'argument fit mouche. Tede se rapatria sur le bord de la voie de circulation. Mais durant la traversée, son chemin croisa celui d'une petite Fiat Panda orange. La collision fut évitée grâce aux bons réflexes du conducteur. La voiture s'arrêta à cinq centimètre de Tede.

Damien tenta le tout pour le tout : « Vite ! Il faut grimper dans cette voiture ! »

Il saisit De La Faustine-Saint-Emilien, ouvrit la portière arrière, jeta le gamin sur la banquette. Il fit signe à Tede de les rejoindre. Le chauffeur semblait complètement éperdu. Sa femme, assise à la place du mort, se cachait la tête dans les mains.

Les trois jeunes se serrèrent à l'arrière. Cependant, ils ne réussirent guère à attacher leurs ceintures de sécurité.

Le véhicule policier fonçait droit sur eux, de plus en plus proche. Damien mettait toute son énergie à exhorter le pilote de la Fiat Panda pour « se casser d'ici immédiatement », mais il ne bougeait pas d'un pouce. Même les insultes ne le firent pas réagir. Bref, c'était le bordel.

Damien, voyant la menace policière fondre sur eux comme l'éclair, hurla un « Goooo ! » fracassant. Les vitres en vibrèrent.

Le conducteur et sa femme s'alarmèrent à l'unisson et ce fut les pneus fumant que la voiture décolla. Ils évitèrent de justesse la collision avec la « fusée roulante » de la police, qui fit rugir son moteur dans un nouveau demi-tour spectaculaire.

Damien souffla longuement. Il se pencha vers l'épaule du conducteur et lui dit :

« Merci infiniment cher monsieur ! Vous nous avez fichtrement bien sorti du pétrin ! Et avec quel sang froid ! Vous n'avez pas bronché, si je puis me permettre l'expression ! C'était ahurissant ! Bon, c'est vrai que vous avez mis le temps pour démarrer mais sinon vous avez vraiment assuré ! Alors, comme je vois que vous êtes très serviable et incroyablement gentil, pourrais-je vous prier de nous emmener sur Limoges ? Ce serait formidable de votre part... »

Damien se radossa à la banquette et attendit sa réponse.

Le conducteur se pencha vers sa femme, et lui dit au creux de l'oreille :

“What did this fucking boy say ?”

“I don't know darling, I don't speak this stupid french langage !”